

## La fonction de *ça* et *c'est* dans le discours oral : Quelles différences ?

M.Caterina MANES GALLO

Professeur, Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3

### I. Introduction

D'un point de vue pragmatique, le récent développement des pratiques de communication *médiées* par ordinateur (e.g. courrier électronique, chats, forum) tendent à effacer la plus grande formalité de l'écrit, bien que ce mode de production demeure plus monologique par rapport à la co-production polygérée que permet l'oral. Tout en étant de moins en moins absolue, la différence entre ces deux modes de production comporte toujours des conditions énonciatives distinctes. Des conditions énonciatives qui, en contraignant la charge attentionnelle allouée aux différents niveaux de traitement cognitif (e.g. choix des unités lexicales et des unités graphiques ou phonématiques) (Fayol, 1997), contribuent de ce fait à déterminer des formulations plus courantes à l'*oral* et/ou à l'*écrit*. C'est le cas, entre autres, des démonstratifs *ça* et *c'est* qui sont beaucoup plus fréquemment utilisés dans le discours oral qu'à l'écrit. D'où le problème d'expliquer dans l'enseignement du Français Langue Étrangère (désormais FLE) en quoi consiste leur différence d'un point de vue sémantico-pragmatique. Seulement la fonction anaphorique de *ça* en position de complément d'objet direct permet, par exemple, de reprendre le contenu locutoire d'une portion de discours (i.e. un ensemble d'énoncés) et de le transformer en un objet illocutoire susceptible d'une nouvelle dénomination (Galatanu, 2006 : 507-509).

L'objectif de cet article est de donner quelques repères pour illustrer la différente fonction anaphorique de ces deux démonstratifs par rapport à la progression du discours oral. À partir de l'analyse d'extraits, issus de deux corpora différents, l'attention a été focalisée sur la variabilité du co-texte de droite associé à *c'est* (notamment *c'est* + adjectif et *c'est* + participe passé) et sur la fonction de *ça* en position de sujet d'un verbe au présent (pronominalisé ou pas). On considère que ces types de séquence contribuent à organiser un *terrain commun* inédit entre les interlocuteurs, en marquant implicitement les liaisons entre une information « ancienne » et l'information « nouvelle » (Haviland & Clark, 1974), introduite par le co-texte de droite associé à chacun des deux démonstratifs à l'étude. D'après l'hypothèse formulée, la fonction sémantico-pragmatique des deux démonstratifs par rapport à la progression du discours, dépend du décalage sémantique entre la nature de l'antécédent repris par le démonstratif et les formes qui lui sont associées par le co-texte de droite.

### II. Enjeux pragma-linguistiques sous-jacents à la communication didactique

Comme le souligne Olga Galatanu (1996), l'enseignement, en particulier des langues étrangères, constitue un espace de pratique sociale explicitement finalisé à la communication de savoirs et/ou de connaissances qui mobilise une série d'activités discursives orientées vers des objectifs distincts. Notamment, des activités de « partage/explicitation » des contenus enseignés, de « manipulation » de ces mêmes contenus par leur application à des situations inédites et enfin des « activités d'échange » dialogique entre enseignant et apprenant, visant à confronter le système de savoirs proposé par le premier avec les représentations mobilisées par les seconds (*op. cit.* 106-113). D'après cette perspective, la communication de « savoirs théoriques » est alimentée par les activités discursives qui permettent la réalisation de l'échange à partir des « savoirs d'action » construits et/ou mobilisés par l'enseignant.

Qui dit communication sous-entend l'existence d'un enjeu partagé par les partenaires impliqués dans l'interaction didactique, bien que à partir d'objectifs et donc de rôles différents. Pour l'apprenant, il s'agit de transformer ses savoirs sur les propriétés formelles et les modalités d'utilisation de la langue cible à partir du programme proposé par l'enseignant. L'objectif est de

faire évoluer sa compétence en langue seconde surtout par rapport à sa mise en fonctionnement dans un discours. Tandis que pour l'enseignant il s'agit de réussir à faire intégrer un savoir qu'il possède (souvent de façon non-consciente) en tant que parlant natif de la langue cible. Par exemple, comment expliciter que dans *la rue Crébillon c'est facile* et *la rue Crébillon ça monte*, la reprise anaphorique réalisée par *c'est* et *ça* ne construit pas le même objet de discours ? D'où la mobilisation d'activités discursives d'explicitation qui permettent à l'enseignant de « resémiotiser » le monde ; notamment lorsqu'il est nécessaire d'illustrer quel est l'apport sémantico-discursif de marques langagières qui ne possèdent pas d'équivalents dans la langue maternelle de l'apprenant.

Ce problème se pose surtout pour le démonstratif *ça* qui ne semble posséder d'équivalent ni en italien ni en anglais, par exemple. Lorsqu'on essaye de traduire les énoncés suivants, on s'aperçoit que dans chacune de ces deux langues le *ça* disparaît. Pour : *les huîtres ça se mangent avec les mains* (le ostriche si mangiano con le mani), l'italien garde seulement la forme pronominale réfléchie du verbe *manger*, en effaçant le *ça*. Tandis qu'en anglais, l'emphase marquée par le *ça* disparaît et/ou est remplacé par le sujet de la phrase (you eat/one eats oysters with (your) fingers).<sup>1</sup>

La focalisation sur la fonction des démonstratifs *c'est* et *ça*, vise à terme à fournir des indications pour alimenter les activités discursives de « partage/explicitation » de l'enseignant de FLE confronté à la nécessité d'illustrer la fonction de ces deux démonstratifs, par rapport à la progression du discours oral, et à l'impossibilité de trouver des équivalents dans la langue maternelle de l'apprenant.

### III. Le Corpus

Les séquences analysées sont extraites de deux corpora recueillis auprès de locuteurs de langue maternelle française<sup>2</sup>, qui avaient accepté de répondre à deux consignes expérimentales différentes. D'après la première consigne, le sujet expérimental devait décrire un itinéraire urbain piéton adressé à un interlocuteur francophone (non présent), voulant se repérer dans le centre de la ville de Nantes. La situation interactionnelle était de type « monologal », étant donné que de façon intentionnelle l'observateur-expérimentateur n'intervenait pas au cours de la production discursive du sujet expérimental.

En revanche, le second corpus a été recueilli dans une situation interactionnelle de type « dialogale » entre l'observateur-expérimentateur et deux compères. Suite à une recherche d'information sur CDRom, dont l'objectif était imposé par l'expérimentateur, les deux sujets expérimentaux devaient répondre à une série de questions sur le déroulement chronologique de leur activité de navigation, en explicitant les actions effectuées (Vermersch, 2006).

Mise à part l'opposition entre les deux situations interactionnelles « monologale » vs. « dialogale », la seconde différence entre les deux corpora concerne le moment de la production discursive par rapport à l'exécution de la tâche imposée par la consigne expérimentale. Pour la description d'itinéraire, le discours produit correspond à « la tâche » à effectuer, tandis que dans le second cas le discours constitue une description produite après l'exécution de la tâche.

Par le choix de ces deux corpora on a voulu tester si, indépendamment de la tâche imposée et de la situation interactionnelle sous-jacente aux deux expérimentations, l'hypothèse formulée à propos de la fonction discursive des séquences à l'étude (i.e. *ça* + verbe, *c'est* + adjectif et *c'est* + participe passé<sup>3</sup>), était ou pas généralisable.

### IV. *C'est* et *ça* : dénominateurs communs de deux démonstratifs à part

En français on peut distinguer deux classe de pronoms démonstratifs : les démonstratifs qui constituent des substituts variables en genre et en nombre (*celui-ci, celle-ci, ceux-ci*) et les démonstratifs qui sont indifférents au genre et au nombre des référés (*c', ce, ceci, cela, ça*). Selon Michel Maillard, (1974 : 59-66), les premiers sont toujours segmentaux, tandis que les seconds

<sup>1</sup> Je tiens à remercier ma collègue Lucy Edwards de l'Université de Bordeaux 3 pour les précieux échanges à ce sujet.

<sup>2</sup> Les deux corpus ont été recueillis respectivement au Laboratoire de Psychologie, de l'Université de Nantes, par M.C. Manes Gallo et F.Robin et au Laboratoire GRESEC, de l'Université Stendhal, Grenoble III, par D.Bieuvelet, doctorant en Sciences de l'information et de la communication. Afin de les distinguer, les extraits du premier corpus seront suivis par (ITI) et les extraits du second par (CDR).

<sup>3</sup> Les formulations occurrentes dans le corpus (ITI) qui n'ont pas été retenues pour l'analyse sont : *c'est à dire* (expression figée), *c'est bon/c'est tout* (expression figée de clôture utilisée surtout par l'observateur pour s'assurer que le sujet expérimental avait fini sa description).

sont (presque) toujours résomptifs. D'où leur capacité à se substituer au travail de nomination discursive, en permettant d'introduire un innomé par allusion, pour se référer soit déictiquement à une réalité situationnelle (*ça sent bon*), soit anaphoriquement à une réalité discursive (*vous pouvez toujours discuter ça ne vous intéresse pas*). L'occurrence de *c'est* et *ça* renvoient donc toujours à une situation paradoxale : ils permettent d'attirer l'attention de l'interlocuteur sur une réalité ou un objet discursif, tout en ne les identifiant pas suffisamment. D'où, par exemple, la différence entre : *ce N*, qui est identifié par le locuteur tout en ne posant aucune condition d'identification préalable pour l'interlocuteur, contrairement à *le N*, qui présuppose un référent identifié à la fois par le locuteur et l'interlocuteur, et *un N*, qui n'impose aucune condition d'identification (Gary-Prieur & Léonard, 1998 : 18).

Cette fonction d'introducteurs d'un innomé ne permet pas d'assimiler les démonstratifs *c'* et *ça* au *il* impersonnel. À l'instar d'autres groupes nominaux négatifs (*aucun homme, personne, nul homme*) l'impersonnel *il* ne peut être clivé par *c'est ... qui* (e.g. *Il n'est arrivé nul homme* → *\*c'est nul homme qui est arrivé, il est arrivé un accident* → *\*c'est il qui est arrivé un accident, \*c'est un accident qui il est arrivé*) (Maillard, 1994).

Reste toutefois à expliquer pourquoi l'impersonnel *il* tend à être de plus en plus substitué par les démonstratifs *c'* ou *ça* (e.g. *et pour un élève il est impossible de ...* → *c'est impossible de ...* (CDR), *il va pas te sembler convainquant que ...* → *ça va pas te sembler convainquant que ...* (ITI)). D'après Francis Corblin (1991), la concurrence entre *il* et *ça* n'est pas entre deux marques d'une même structure syntaxique impersonnelle. Il s'agit plutôt d'une concurrence pragmatique et fonctionnelle entre deux structures linguistiques, dont seule celle avec *il* serait impersonnelle. Dans le cas des verbes météorologiques, par exemple, le *il* impersonnel constitue un sujet syntaxique instancié bien que privé de tout contenu référentiel (Corblin, 1994). Dans d'autres cas, lorsque un verbe admet le *il* impersonnel ce dernier ne peut pas être substitué avec *ça* : *il reste des gâteaux, il faut que tu viennes, il fait froid* → *\*ça reste des gâteaux, \*ça faut que tu viennes, \*ça fait froid*. En revanche, *ça fait froid au dos, ça fait chaud au cœur* sont possibles parce que l'impersonnel *il* en français contemporain ne peut pas anaphoriser une phrase (*op.cit.* 47).

D'après cet auteur, l'occurrence de *c'* et *ça* contribue à réaliser la construction d'un sujet indistinct. Leur fonction référentielle serait donc assimilable (jusqu'à un certain point) à celle de *ceci* et de *cela* qui permettent de désigner le référent comme un exemplaire d'une catégorie nominale, tout en ne le classifiant pas. Le caractère indistinct du référent auquel *ça* et *c'* peuvent renvoyer, ne permet pas de les substituer à un argument en séquence qui deviendrait le sujet réel (Corblin, 1991 : 142). En tant que termes référentiels déictiques les deux démonstratifs localisent leur référent dans la situation d'énonciation et ne renvoient à aucune catégorie conceptuelle spécifiée.

Par exemple : *Y : attends mais tu cliques sans savoir – D : oui chaque fois je fais ça, mais c'est bon* (CDR) → *\* mais il est bon*. La reprise par *c'* semble englober indistinctement le fait de cliquer sans savoir et le fait de le faire systématiquement (*chaque fois*). Dans : *vous laissez passer la première rue qui redescend physiquement ça va vers le bas* (ITI), le démonstratif *ça* laisse indistinct le réel auquel il s'applique : la rue, l'interlocuteur qui regarde ou l'interlocuteur qui avance dans l'espace ? Il n'implique aucune délimitation précise du référent qu'il reprend mais permet de dire des propriétés ambiantes en les prédisquant à la situation énoncée par l'intermédiaire d'un référent indistinct. En ce sens il ne peut pas être assimilé à un impersonnel.

En récapitulant ce qui précède, les dénominateurs communs entre *c'* et *ça* concernent leur fonction anaphorique qui permet de reprendre n'importe quel antécédent (e.g. un syntagme ou une proposition) et le fait de renvoyer à un référent indistinct. D'où l'impossibilité de les assimiler à l'impersonnel *il*. Comme dans le cas du groupe nominal démonstratif *ce + N* (Gary-Prieur & Léonard, 1998 : 20), *c'est* et *ça*, d'un côté permettent la mise en relief d'un élément du discours et de l'autre mettent à contribution un traitement inférenciel de la part du destinataire. Pour ce dernier il s'agit en effet de reconstruire, voire d'identifier, quel est l'information « nouvelle » introduite par ces démonstratifs, qui participent ainsi à la progression du discours.

## V. Quelles différences entre *c'est* et *ça* ?

D'après Pierre Cadiot (1991), les démonstratifs *c'* et *ça* construisent grammaticalement un *antécédent dédoublé* lorsqu'ils reprennent anaphoriquement une expression nominale détachée : *ce bruit, ça va durer longtemps ? Ce coffre, c'est lourd*. La reprise anaphorique par *c'* et *ça*, construit un *antécédent dédoublé* qui renvoie à la fois à l'élément explicité dans le discours

précédent (ou *valeur*) et à une proposition implicite (ou *argument*) qui traduit l'expérience du locuteur par rapport à l'élément explicité. Plutôt que d'identifier les deux démonstratifs comme les marque d'une référence générique, Pierre Cadiot préfère les considérer comme la trace d'un mécanisme inférenciel de généralisation des éléments pertinents de la situation d'énonciation.

Si on généralise cette thèse à la reprise anaphorique de n'importe quel élément du discours (expression nominale, proposition, groupe de propositions) on peut considérer que *c'* et *ça*, en associant une proposition implicite (ou *argument*) à l'élément qu'ils reprennent, contribuent aussi à le transformer. Par exemple, dans la requête d'indication d'itinéraire, à la question *l'église saint roch SVP ?* du demandeur, la réponse *c'est par là* de l'informateur, permet à ce dernier à la fois de reprendre un antécédent (occurent dans la question) et de le transformer en un chemin à parcourir grâce à la préposition *par* (Manes Gallo, 2007 : 214-219). En ce sens, les deux formes *c'est* et *ça* réalisent une deixis discursive qui introduit des référents qui ne sont pas persistants mais qui permettent la progression du discours dans des contextes de rupture et/ou de transition textuelle (Guillot, 2006 : 60). En quelque sorte *c'est* le fait de renvoyer à un référent indistinct qui leur permet de construire une « nouvelle » information sur des aspects différents de la situation d'énonciation en cours.

D'après l'hypothèse que je propose, le type d'information « nouvelle » que posent ces deux démonstratifs dans le discours, ou l'élément de la situation d'énonciation sur lequel ils orientent les inférences du destinataire, dépend des formes qui leur sont associées. Notamment, le co-texte de droite qui accompagne l'occurrence de chacun des deux démonstratifs, sélectionne implicitement quel est l'aspect pertinent de la situation d'énonciation qui est concerné dans la reconstruction de l'implicite. En ce sens, ce qui contribue à la différente fonction de *c'est* et *ça* par rapport à la progression du discours ce n'est pas le type d'antécédent qu'ils peuvent reprendre mais le co-texte qui peut leur être associé et la signification convoquée par ce dernier. En particulier, *c'est* admet une plus grande variété de formes (expressions nominales, adjectivales, adverbiales, prépositionnelles, ...), par rapport à *ça* en position de sujet qui est obligatoirement suivi par un prédicat. Pour ce démonstratif la variabilité de sa fonction discursive dépend surtout du sémantisme du verbe qui lui est associé. Par exemple, le *type de procès* auquel il renvoie, selon le schéma syntaxique et le co-texte actanciel qui l'actualisent dans le discours. Comme on le verra par la suite, les prédications qui ne renvoient pas à une situation dynamique susceptible d'un accomplissement sont plus fréquemment associées à *ça*.

## VI. *C'est* et *ça* : de la variabilité du référent « indistinct » à la progression du discours

D'après ce qui vient d'être dit, les deux démonstratifs orientent les mécanismes inférenciels sur des éléments pertinents, en focalisant l'attention de l'interlocuteur sur des aspects différents de la situation d'énonciation. Notamment, sur les caractéristiques de certains objets du discours en train de se faire, sur l'expression de la subjectivité des partenaires impliqués, ou sur leurs relations interlocutoires.

Par exemple, dans *la rue Crébillon c'est facile* (ITI) ou *la place Graslin c'est pas dur la place Graslin* (ITI), l'évocation implicite de la subjectivité du locuteur et/ou de ses relations avec le destinataire semble plus pertinent que dans *tu prends la rue Crébillon c'est marqué dessus* (ITI)

Dans le premier cas, le *c'* permet de reprendre l'antécédent *rue* de façon globalisante en intégrant simultanément un ensemble contextuel (Barbérès, 1995 : 553). Un ensemble contextuel qui dans notre cas correspond à la situation d'énonciation déterminée par la tâche expérimentale, i.e. décrire un itinéraire urbain piéton qui permette au destinataire non-nantais à la fois de reconnaître un environnement inconnu et non immédiatement perceptible et de le parcourir (Manes Gallo, 2007). Ce qui *est facile* ce n'est pas l'antécédent *rue* que reprend le démonstratif, mais la tâche de décrire et/ou de reconnaître la rue Crébillon. L'association de *c'est* à l'adjectif *facile* permet au locuteur de reprendre l'antécédent *rue* tout en formulant simultanément une évaluation sur des activités (reconnaitre ou décrire ?) qu'il ne mentionne pas mais qui sont impliquées par la situation énonciative. Le démonstratif permet donc de mettre en relation un objet du discours (l'antécédent repris) avec une évaluation des activités (du locuteur et/ou du destinataire) qu'il ne précise pas. Le même mécanisme semble à l'œuvre dans le second exemple *la place Graslin c'est pas dur la place Graslin*.

En revanche, dans le cas de *tu prends la rue Crébillon c'est marqué dessus* ce qui est en jeu est une caractéristique de l'objet du discours. Le *c'* associé au participe passé permet au locuteur de pointer implicitement sur une caractéristique du « quoi » on parle. L'antécédent repris (*la rue*

*Crébillon*) est transformé par le participe passé en un résultat localisable (*dessus*) de l'action de *marquer*. Par cette transformation le locuteur introduit, à l'intérieur d'une instruction de progression dans l'espace (*tu prends*) une information sur comment identifier la configuration de l'espace à parcourir : le nom de la rue à emprunter doit être repérable en levant les yeux.

Dans le corpus (CDR), on retrouve à l'intérieur d'une même réplique une occurrence de *c'est* + participe passé et de *c'est* + adjectif qui évoque respectivement : une caractéristique du « quoi » et l'évaluation subjective d'une activité du locuteur (et/ou de l'interlocuteur).

À la question *avez-vous d'autres critiques ?*, formulée par l'expérimentateur à propos de la convivialité de navigation offerte par les liens hyper textuels du CDRom, un des deux partenaires répond : *la visibilité je ne sais pas si c'est lié à votre appareil mais c'est très sombre moi j'ai trouvé quelque fois quand y'a des surbrillances*. On peut remarquer que *c'est* + participe passé, permet à l'interlocuteur de formuler sa critique (bien que sous forme conditionnelle) par rapport à l'affichage du contenu du CDRom. Plus précisément, il s'agit d'une critique sur le dispositif (*l'appareil*) qui permet la mise en œuvre de cet affichage. Le *c'*, en reprenant le terme *visibilité*, par l'association de *être lié à votre appareil*, transforme implicitement l'antécédent repris en une caractéristique de l'écran, *c'est* à dire d'un périphérique du dispositif mis à disposition pour l'expérimentation. Ceci grâce au complément régi par le verbe *lier* qui fonctionne comme localisateur de la *visibilité*. Par cette transformation le locuteur déplace le « quoi » (i.e. la cible d'éventuelles critiques) : de la convivialité de navigation de l'objet CDRom on passe au résultat des fonctionnalités d'affichage du dispositif qui en permet l'accès.

En revanche, dans le cas de *mais c'est très sombre*, le démonstratif permet d'introduire une évaluation du locuteur par rapport à la fois à l'affichage du contenu à l'écran et à son activité de lecteur. Il s'agit de la possibilité de « lire » ce contenu *quand y'a des surbrillances*. Comme dans le cas du corpus (ITI), l'association de *c'est* + adjectif permet de reprendre l'antécédent (ici *votre appareil* (ou plutôt une de ses composante : l'écran)) tout en pointant implicitement une activité du locuteur-sujet expérimental. L'activité qui n'est pas mentionnée explicitement, mais qui est impliquée par la tâche de recherche d'information dans un CDRom c'est le fait de « lire à l'écran ».

Si l'on admet que les deux démonstratifs contribuent à construire un référent indistinct (i.e. ils ne sont pas assimilables à l'impersonnel *il*) et que le co-texte de droite contribue à transformer l'antécédent qu'ils reprennent, alors on peut considérer que l'inférence sur l'information « nouvelle » qu'ils introduisent implicitement est contrainte par l'écart sémantique entre l'antécédent repris et la prédication dont il est l'objet, via le démonstratif. Dans : *vous prenez le petit passage c'est le passage pommeraye ça s'appelle* (ITI), le *c'* reprend le *petit passage* comme lieu de progression dans l'espace. Les caractéristiques sémantiques du syntagme nominal en position de complément régi de *vous prenez* contribuent à évoquer une situation dynamique sans accomplissement (Manes Gallo, 2007 : 227-230). Or l'occurrence de *c'est* + syntagme nominal transforme le lieu de la progression en sa dénomination par la relation d'identité que permet d'établir la copule *être*. En revanche, le *ça* reprend cette dénomination et la transforme par la pronominalisation réfléchie de *appeler* en une connaissance faisant partie du domaine public, indépendamment du locuteur, mais dont celui-ci se fait le porte-parole à l'intention de l'interlocuteur non-nantais (absent) auquel est adressée la description de l'itinéraire. L'information « nouvelle » déterminée par le référent indistinct de *ça*, en association avec la prédication pronominalisée réfléchie, concerne des relations temporaires entre le locuteur, l'interlocuteur et un tiers qui fait autorité.

Le dernier exemple vise à illustrer comment la double occurrence de *ça* dans une même séquence, permet au locuteur de focaliser l'attention sur deux aspects différents de la situation d'énonciation. L'extrait pris en compte correspond à la suite de la réponse du sujet expérimental à propos d'éventuelles critiques sur la convivialité de navigation offerte par les liens hyper textuels du CDRom (Cf. supra). L'extrait est constitué des quatre énoncés suivants : [...] *on n'y voit pas facilement moi j'aime bien aussi une certaine convivialité ça fait partie des accès aussi ça je le reprocherais peut être* (CDR).

Le premier *ça* reprend l'évaluation subjective du locuteur (*moi j'aime bien aussi une certaine convivialité*) sur le constat que *on n'y voit pas facilement*. Cette double reprise pointe implicitement sur l'activité de « lire à l'écran » comme composante nécessaire de l'accès au contenu d'un objet informationnel (le CDRom).

En revanche, le second *ça* répond implicitement à la question posée par l'expérimentateur, en associant la difficulté de voir et/ou de lire au verbe *reprocher*, qui évoque par métonymie *d'autres critiques*.

Ainsi le premier *ça* contribue à transformer une évaluation subjective en un constat objectif, concernant les pré-requis nécessaires d'un dispositif de lecture à l'écran. *Faire partie* évoque une situation statique qui renvoie à une propriété du référent indistinct du *ça*. Tandis que le second démonstratif alimente plus directement la progression de la relation interlocutoire avec l'expérimentateur. Le *ça* permet au locuteur de transformer la question de l'expérimentateur par l'emploi d'un verbe qui évoque l'accomplissement une situation dynamique, correspondant au fait de *reprocher quelque chose*.

## VII. Conclusion

Dans cet article j'ai focalisé l'attention sur comment le co-texte de droite contraint la fonction discursive des démonstratifs *c'* et *ça* par rapport à la progression du discours oral. L'objectif était de fournir quelques pistes pour l'enseignement du FLE, pour alimenter les activités discursives de « partage/explicitation » finalisées à illustrer la fonction de ces deux démonstratifs dans la construction du sens par le discours. Beaucoup reste encore à faire. La variabilité à la fois syntaxique et sémantique des formes qui peuvent être associées à ces deux démonstratifs ouvre un champ d'investigation passionnant pour l'analyste du discours. En particulier, par rapport à l'analyse de l'entrelacs des différents niveaux de sens mobilisés par la mise en fonctionnement de la langue dans un discours.

## Bibliographie

- Barbérís J-M., Ville et espace. Les chemins de la parole. *Thèse pour le Doctorat en Linguistique*, Montpellier III, 1995, tome II.
- Cadiot P., «Le paradoxe de la référence dédoublée du pronom ÇA.», in Maillard M. (dir.), *L'impersonnel : Mécanismes linguistiques en fonctionnements littéraires*, Grenoble, Ceditel, 1991, p. 151-156.
- Corblin F., «Sujet impersonnel en sujet distinct IL et ÇA», in Maillard M. (dir.): *L'impersonnel : Mécanismes linguistiques en fonctionnements littéraires*, Grenoble, Ceditel, 1991, p. 139-150.
- Corblin F., «Existe-t-il un ÇA. Impersonnel en français ? », in *L'information grammaticale*, n° 62, Paris, 1994, p. 45-47.
- Fayol M., *Des idées au texte*, Paris, PUF, 1997.
- Galatanu O., «Savoirs théoriques et savoirs d'action dans la communication didactique», in Barbier J-M. (dir.), *Savoirs théoriques et savoirs d'action*, Paris, PUF, 1996, p.101-118.
- Galatanu O., «Signification, sens et construction discursive de soi et du monde», in Barbier J-M., Galatanu O. (dirs.), *Signification, sens, formation*, Paris, PUF, 2000, p. 25-43.
- Galatanu O., «La dimension axiologique de la dénomination», in Riegel M., Schnedecker C., Swiggers P., Tamba I. (eds.), *Aux carrefours du sens : Hommages offerts à Georges Kleiber pour son 60<sup>e</sup> anniversaire*, Leuven, Peeters, 2006, p. 499-510.
- Gary-Prieur M.N., Léonard M., «Les démonstratifs dans les textes et dans la langue», *Langue Française*, n° 120, Paris, 1996, p. 3-20.
- Guillot C., «Démonstratifs et deixis discursive : analyse comparée d'un corpus écrit de français médiéval et d'un corpus oral de français contemporain». *Langue Française*, n° 152, Paris, 2006, p. 56-70.
- Haviland S.E., Clark H.H., «What's new ? Acquiring new information as a process in comprehension», *Journal of verbal learning and verbal behavior*, n° 13, New York, 1974, p. 512-521.
- Léonard M., «Démonstratifs balzaciens. Personnage et temporalité». *Langue Française*, n° 120, Paris, 2006, p. 66-76.
- Maillard M., «Essai de typologie des substituts diaphoriques». *Langue Française*, n° 21, Paris, 1974, p. 55-71.
- Maillard M., «Vers une théorie unitaire de l'impersonnel ? », in Maillard M. (dir.), *L'impersonnel : Mécanismes linguistiques en fonctionnements littéraires*, Grenoble, Ceditel, 1991, p. 227-254.
- Maillard M., «Concurrence et complémentarité de IL et ÇA devant les prédicats impersonnels en français contemporain», *L'information grammaticale*, n° 62, Paris, 1994, p. 48-52.
- Manes Gallo M.C., «La prédication verbale entre progression du discours et progression dans l'espace», in Barbérís J-M., Manes Gallo M.C. (dirs.), *Parcours dans la ville : La description d'itinéraires piétons*, Paris, Éditions de l'Harmattan, 2007, p. 211-230.
- Vermersch P., *L'entretien d'explicitation*, Paris, ESF éditeur, 2000.